

Inauguration de l'Ecole François Florent
Soppe-le-Haut
07 avril 2018

Vous connaissez le procédé au cinéma qui consiste à superposer deux images du même décor, l'une d'aujourd'hui, l'autre qui réanime le passé...

En cet instant, il m'est si facile d'utiliser ce subterfuge car la présence de ces écolières et écoliers qui ont l'âge que j'eus quand j'étais écolier à Oversultzbach y incite tout naturellement.

En cet instant, je me demande si hier est aujourd'hui ou aujourd'hui, hier.

Avec mes parents, j'entre dans le village par la route de Guewenheim, nous marchons depuis la gare – le soleil est haut, il fait chaud - je traîne la plus petite des trois/quatre valises, - je me demande pourquoi il n'y a pas de roulettes aux valises...la roue était inventée depuis des millénaires - , nous remontons la rue principale, nous devons nous rendre chez Maria Wohlfahrt, ça monte vraiment devant la maison des sœurs garde-malades, pas âme qui vive, des martèlements très espacés chez le maréchal-ferrant dont la maison jouxte celle de la mairie-école, nous nous asseyons sur le vieux banc adossé à la vieille école-mairie, bâtisse délabrée...A droite, le presbytère et ses géraniums...

Face à nous, la vraie école-mairie... impressionnante, isolée sur son tertre, la façade aux murs

d'une sorte de vert délavé et craquelé...

« Franzi, do, gesch jetz in d'Schula" me dit mon père.

J'ai commencé l'apprentissage du haut allemand à Mulhouse à l'Ecole Nessel à l'automne 43, je lis déjà le Mülhauser Tagblatt, mais nous parlons alsacien...je crois que l'alsacien est la seule langue qu'on parle dans l'univers...le français, connais pas.

Nous sommes maintenant fin mai quarante-quatre, mon père a résolu de nous mettre à l'abri des bombes qui tombent sur Mulhouse ; Soppe c'est le village de sa famille maternelle, les Schnebelen habitent juste au-dessus des Egly et en face de Wohlfahrt Maria qui tient le café du haut du village qui nous prête ou loue - ça, je ne sais pas - un petit deux pièces sous les combles.

... Alors...Comme au cinéma : un fondu enchaîné...

Avec mon cartable, en sortant de la maison, en face, je vois le Louis qui part aux champs avec ses deux vaches plutôt crottées tirant la charrette... je descends la rue, passant devant la bicoque des Tchirart, le fumier des Karrer, la maison à hortensias d'Odile Graf, j'évite les bouses de vaches en slalomant, deux fridolins, en uniforme bien sûr, me dépassent à moto... je vais dans la classe des garçons en passant par la porte de devant, celle qui donne sur la rue, j'ai ma place tout au fond, les grands de treize/quatorze ans devant à droite, Monsieur Hentz arrive, on se lève, on se rassied – tiens pas de Heil Hitler, comme à la primaire de

Mulhouse-, les filles piaillent dans la classe de l'autre côté, puis silence instantané à l'arrivée de Mme Hentz...

Noir !

M. Hentz est penché auprès de nous les gamins de sept ans, Marcel Egly est à mes côtés...L'instituteur nous fait faire de l'écriture et un brin de dictée à mi-voix...vus de dos, les grands là-bas sont comme couchés sur leurs cahiers.

J'admire le savoir-faire de M. Hentz qui s'occupe à la fois des grands et des petits.

Noir !

Nous sommes derrière l'école, c'est la récré... dans la cour, la porte des latrines crisse, je n'y vais pas, je me retiens...Il n'y a pas d'eau courante à Soppe..que des pompes à main devant les fermes...

Cut

Je remonte la rue, les fils Egly remontent en courant, pieds nus...A hauteur de leur maison, je salue un personnage qui depuis notre arrivée me fascine, gras et gros comme une outre, cet Alphonse qui travaille chez les Egly, qui s'affaire en galoches... et puis sur le pas de la porte, une vieille Hortense de la famille Egly, longue et filiforme à la voix perçante, relayée par Eugénie Egly, à la voix encore plus impétueuse admonestant les fils qui arrivent, Louis Egly, le père, toujours placide au milieu de la basse-cour...

Ma mère m'a à nouveau préparé une purée patates-carottes ; je fais la moue !

Noir !

C'est dimanche, les cloches de Sainte Marguerite sonnent pour la grand'messe, mon père est là, venu de Mulhouse à vélo...l'oncle Louis aussi ,avec son dentier qui branle et sa Janie, couperosée, au gros ventre qui m'intrigue ...

Nous avançons dans la rue de l'Eglise, sous le porche, les jeunes sonneurs de cloches s'agrippent à leur corde, s'en donnent à cœur joie pour tirer et se laisser remonter. Mon père et ma mère prennent place au milieu de la nef... du même côté...je m'avance jusqu'aux rangées des enfants tout juste au pied du banc de communion... du côté des garçonnetts.

Pendant le sermon de M. le curé du haut de la chaire, nous les enfants, nous nous asseyons dans l'autre sens, dos à l'autel et je ne peux m'empêcher de dévisager l'ensemble des paroissiens face à moi...et là-bas vers le fond, mon père et ma mère, elle, avec son bibi qui fait chic.

A la fin de l'office, nous les mioches, sommes les derniers à sortir...mes parents m'attendent au bénitier, ma mère me tend ses doigts pour l'eau bénite...

Certains hommes, ah ! les mécréants, n'ont pas attendu la bénédiction et sont déjà là-bas au bout de la rue et s'agglutinent devant la vieille mairie, fumant et taillant la bavette...les

femmes ne s'arrêtent pas et se séparent les unes vers le bas du village, les autres vers le haut...mon père se joint aux hommes : Chari, was get's neis in Mulhusà...
Ma mère me prend par la main et nous remontons la rue...

Noir !

Gros plan sur un doryphore...on élargit... une main d'enfant met le doryphore dans une sorte de boîte de sardines...on élargit encore...et on nous voit arracher les doryphores des feuilles d'un champ de patates...

C'est octobre ! En compagnie de M. et Mme Hentz, garçons et filles, nous n'allons plus en classe l'après-midi : nous avons des corvées d'adultes...des fils braillards de la veuve Freytag lancent des doryphores au visage de fillettes apeurées...

Noir !

Nervosité des fridolins qui biberonnent chez Maria...Je ne saisis pas bien... juste des mots : Abhauen, Saukrieg, Scheisse, Schanze ...

Dehors, des hommes du village, surveillés par un feldwebel et deux bifins armés, sont forcés d'éventrer la rue... c'est pour empêcher les tanks français de passer, paraît-il...c'est milieu novembre, il pleut comme vache qui pisse...

Noir !

Le calendrier du bistrot de Maria indique : Dienstag 28 november !

Mon père est revenu de Mulhouse...il était redevenu français le 20 ! Il a traversé les lignes dans la forêt de Heimsbrunn le 22 et le voilà à nouveau allemand !

Midi vingt : je remarque une colonne de fridolins qui monte la route de Sentheim et qui disparaît vite derrière la bosse...

Midi trente : nous déjeunons dans notre soupente...par la fenêtre, je vois à même la rue, un roulement d'éclairs presque silencieux ...

Was isch däs ?...

Mon père se précipite à la fenêtre...

Se kumma...schnal in d'r Kaller...

Nous ne finissons pas l'assiette, nous dévalons l'escalier qui mène au troquet, et hop, mon père nous fait bifurquer en nous jetant littéralement dans l'escalier de la cave...il ne nous suit pas...dans la cave, il n'y avait que des femmes...d'où venaient-elles ? Je suis le seul enfant.

Et voilà que ça recommence me dis-je...en mai, les bombardements, en novembre les mitraillettes...la guerre c'est pour toujours...

Par le soupirail donnant sur la rue, je vois des guêtres sur des écrase-merdes qui progressent puis s'arrêtent...

« Ne tirez pas dans la cave, il n'y a que des femmes » crient en chœur en français d'r Jenn Peter et mon père...puis grand boucan, les chenilles d'un char se plantent devant le soupirail et s'immobilisent...

Fondu !

Mon père me soulève et me plaque contre la trappe droite du char, je vois un bout de visage buriné, lunettes de combat et serre-tête en cuir, une main s'extirpe et me tend une barre de chocolat...Säg Merci... Merci, je sais dire !

C'est la première fois que je mange du chocolat ; nous sommes sur le perron, mon père me dit : Jetz bisch a franzoss !

Le char, moteur éteint, est à l'arrêt devant chez Maria, canon pointé vers la bosse de la route de Sentheim

La nuit tombe, il est cinq heures, ça caille.

Cut !

Je suis à nouveau devant mon assiette à moitié vide du midi ; ma mère débarrasse et me met devant le nez une tasse de lait chaud, la peau du lait me tord les boyaux, à peine à vingt mètres de moi, le canon du char tonne, tire en direction de Sentheim, par-dessus la maison des Dietrich...je vomis...

Cut !

Sous le calendrier : Mittwoch 29 November...des sous-offs français s'en jettent derrière la cravate dès le matin... de la piquette servie par Jenn Peter...mon père est avec eux... ; au déjeuner, il nous dit en alsacien -je traduis - : Hier, devant les chars, il y avait des nègres et des arabes à pied, le fusil au poing pour assurer l'avancée des chars...

Cut !

La nuit est tombée, nous sommes le 29 au soir, nous nous rendons chez Auguste Schnebelen...la grande cuisine est bourrée de soldats et de gradés...on jacasse fort en français...je ne comprends rien. Il y a bombance...a rerdiges schlächt fescht...Je vois le grand père Schnebelen tassé dans son fauteuil Voltaire...pour la première fois, j'entends Auguste parler en français...nous les bambins, Paul et moi, tournons ébahis, autour de la table. Le bébé Charala est dans les jupes de sa Maman Odile.

Cut !

Puis, lente ouverture du diaphragme...

A l'église, Messe de minuit ; la nef est pleine de soldats en uniforme...on est libéré depuis un mois...la chance... Lutterbach, Vieux-Thann, Wattwiller sont toujours sur la ligne de front avec leurs habitants dans les caves...la Hardt, Colmar sont toujours allemandes...

Un Minuit Chrétiens chanté a cappella par toute l'assemblée...je connais l'air mais pas les paroles...puis par des dizaines et dizaines de gosiers de militaires – venus de l' « intérieur » -, la Marseillaise que je chantonne en faisant la,la,la...

Après ce long flash-back, les images d'hier et d'aujourd'hui se superposent et celles d'aujourd'hui reviennent au net : les écoliers et écolières chantent la Marseillaise, le samedi 07 avril 2018...

Soixante treize ans et demi se sont passés.

Vive notre Alsace
Vive la République
Vive la France.